

**ABONNEMENTS.** Paris et départements :

Un an, 30 fr. — Six mois, 15 fr.
Trois mois, 7 fr. 50
Le numéro, 60 cent.

Pour l'Europe, 3 fr. en sus chaque année.

ADMINISTRATION :

Abonnement et Rédaction chez
MM. Firmin-Didot et C^{ie},
r. Jacob, 56, à Paris.

Directeur-Gérant : ERNEST BELLECROIX.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

Les remises de plaine et les oiseaux de proie, par M. DE MALEFFRE.

En Suisse, par M. SILVIO.

Les lièvres et l'hiver, par M. DE K.

Souvenirs d'un pêcheur, par M. L. REYMOND. (Suite et fin.)

Le vrai type du pointer, par M. Williams ARKWIGT.

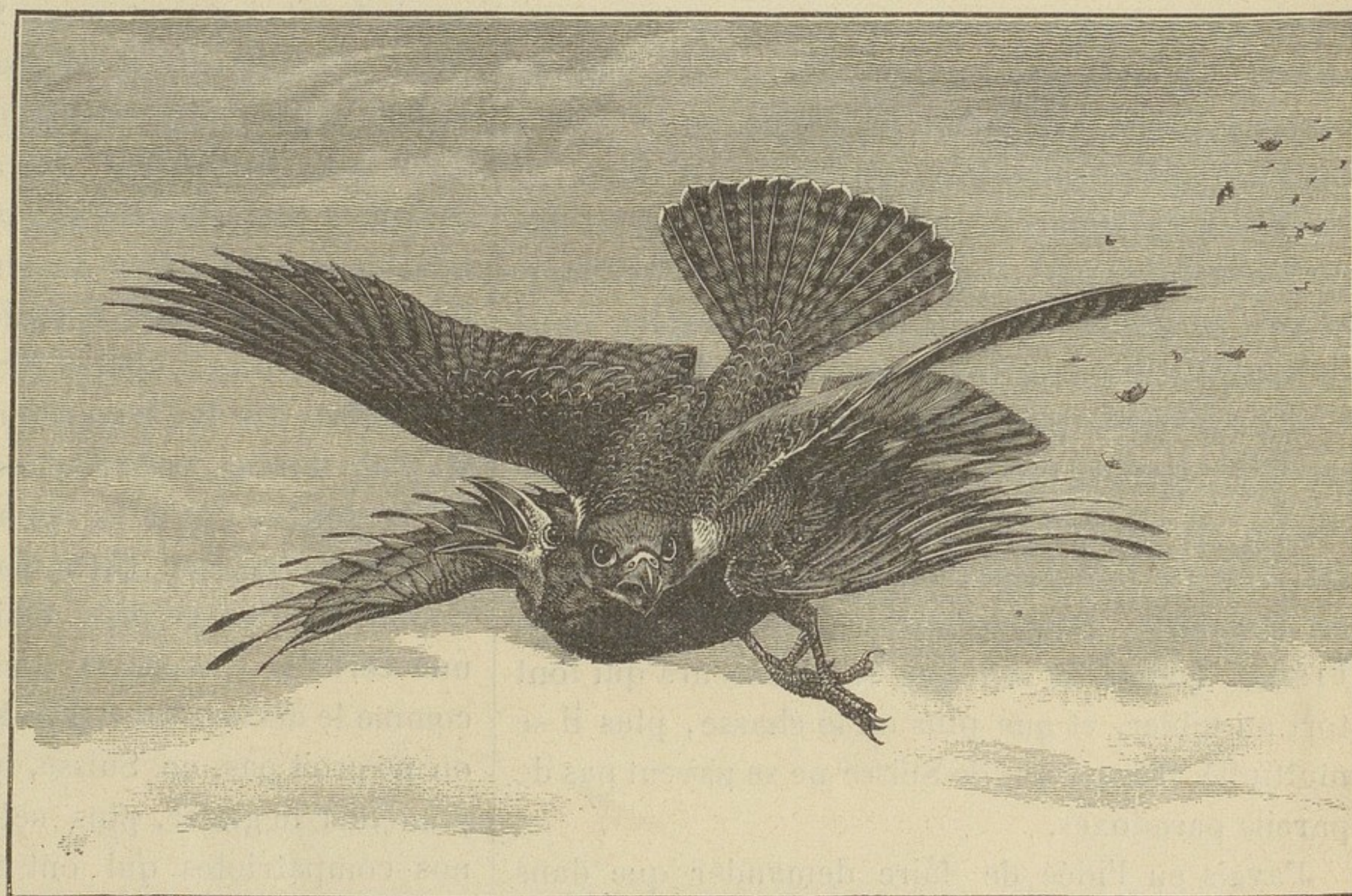
Médecine canine, par M. G. PERCHERON.

Echos.

Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale, par M. Édouard FOA (Suite).

Les Remises de Plaine et les Oiseaux de Proie

Dans toutes les chasses de plaines bien tenues sont plantées, de place en place, de petites remises boisées qui, pour les profanes, n'ont l'air de rien, mais qui, pour le connaisseur, dénotent le degré d'intérêt que le propriétaire porte à son gibier.



Ces remises ont pour but principal de protéger les perdrix et les lièvres, les perdrix surtout, contre les attaques des oiseaux de proie, contre lesquels ils n'ont plus de défense aussitôt que la terre, dépourvue de récoltes, ne leur offre plus aucun abri. Si la compagnie qu'a surprise une buse ou que poursuit un faucon peut gagner à temps l'une de ces remises, elle est sauvée : or ce sont là des dangers de tous les jours pour ces pauvres perdrix, car, en dépit des soins les plus assidus, des destructions les plus sérieuses, il est à peu près impossible de purger complètement une terre de ces forbans de l'air qui causent tant de dommages à notre gibier.

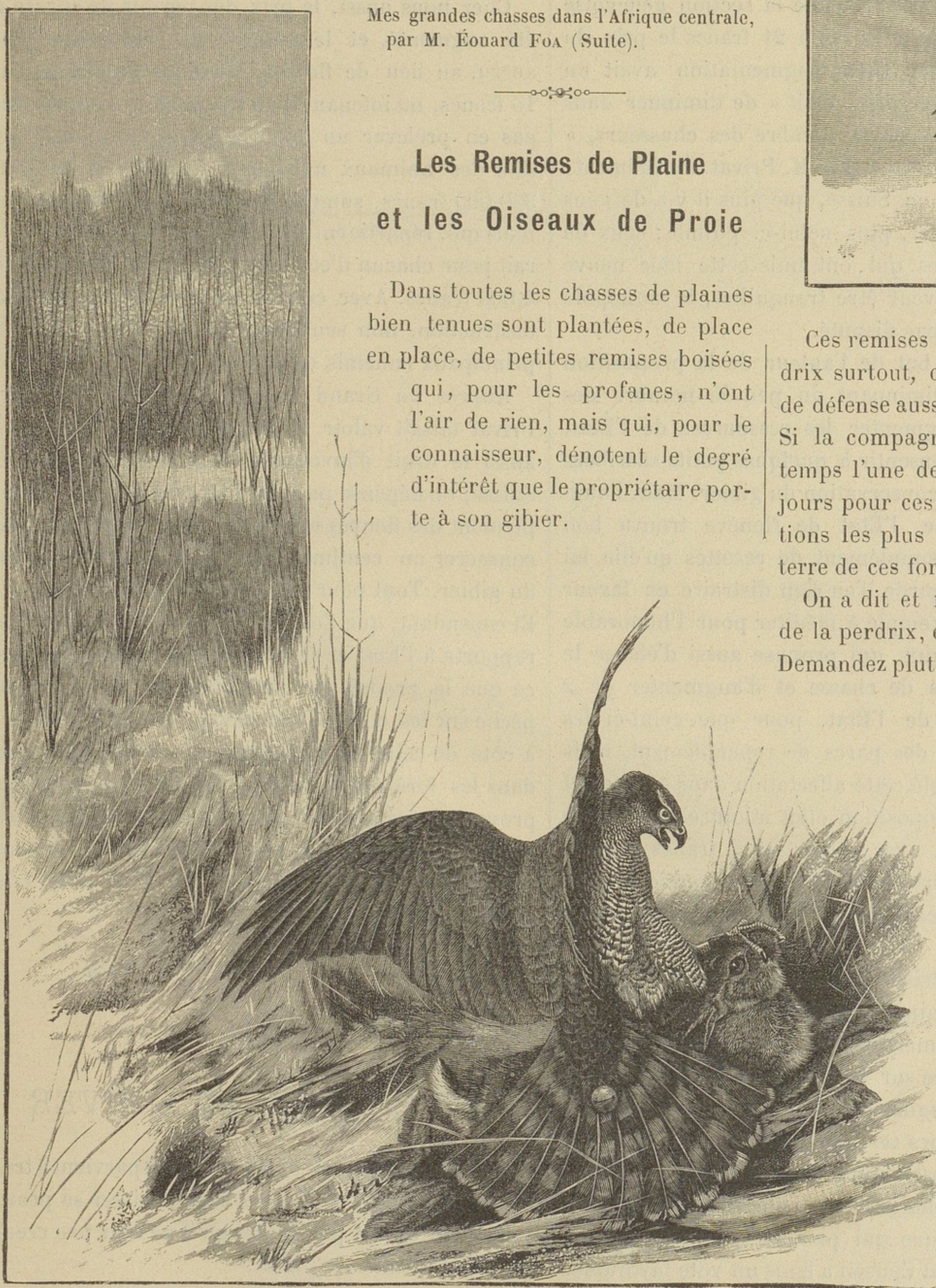
On a dit et répété que l'autour ne doit pas être compté au nombre des ennemis de la perdrix, et qu'il exerce surtout ses talents sur le gibier poil. Ne vous y fiez pas. Demandez plutôt ce qu'ils pensent de cette innocuité aux gardes des plaines voisines

des grands bois où les autours ont coutume d'abriter leur aire et d'élever leur famille; demandez même aux propriétaires de pigeonniers établis dans le voisinage du lieu où ces intéressants bandits ont élu domicile, si les autours ne vivent que de lapins.

Plus les remises sont multipliées — sans pourtant être trop nombreuses — mieux cela vaut pour la perdrix; elles sont pour les compagnies autant d'abris propices contre les mauvais temps; elles offrent ainsi un refuge aux lièvres et, quand on sait s'y prendre, on peut y tolérer une petite population de lapins proportionnée à leur étendue; quand est venu l'hiver, quand la neige couvre le sol, ces braves perdrix y trouvent encore un abri contre le vent et le froid.

Ce sont là bien des avantages en regard du seul inconvénient qu'on leur a reproché de faciliter le colletage. Encore cet inconvénient est-il plus apparent que réel, attendu que rien n'est plus aisé que de surveiller les bordures de ces petits boqueteaux et les coulées tracées dans la plaine par les lièvres et les lapins qui les fréquentent.

Au point de vue de la protection du gibier, ces remises sont



uns cet organe, leur présence n'est révélée que par quelques malaises qui, le plus souvent, passent inaperçus.

Ces corps sont de toute sorte. Ce sont en général, des cailloux, des billes, des balles de plomb, des boutons, des bouchons, de la ficelle, de l'ouate, de l'étoupe, des fragments de bois, des pièces de monnaie, etc. Le professeur Cadrot d'Alfort, a observé un chien qui avait avalé un bisciaïen mesurant quatre centimètres de diamètre et pesant 250 grammes. Le professeur Trasbot a connu un chien qui, pendant onze mois, garda une toupie dans l'estomac sans en être incommodé. Pour ma part j'en ai connu qui portaient, dans cet organe, sans trouble aucun, depuis des années, une pièce de cinq francs qu'on trouva à l'autopsie. J'en ai connu un autre, vrai chien tire-lire, dont l'estomac contenait plusieurs pièces de monnaie.

On ne s'aperçoit généralement de la présence d'un corps étranger que lorsqu'il vient à obstruer le conduit intestinal. On observe alors des vomissements continus, une véritable dépression physique et morale, une constipation invincible. Dans certain cas, la douleur est telle que l'on constate des « symptômes bifformes » ; l'animal, devenu remarquablement excitable, a une tendance à mordre.

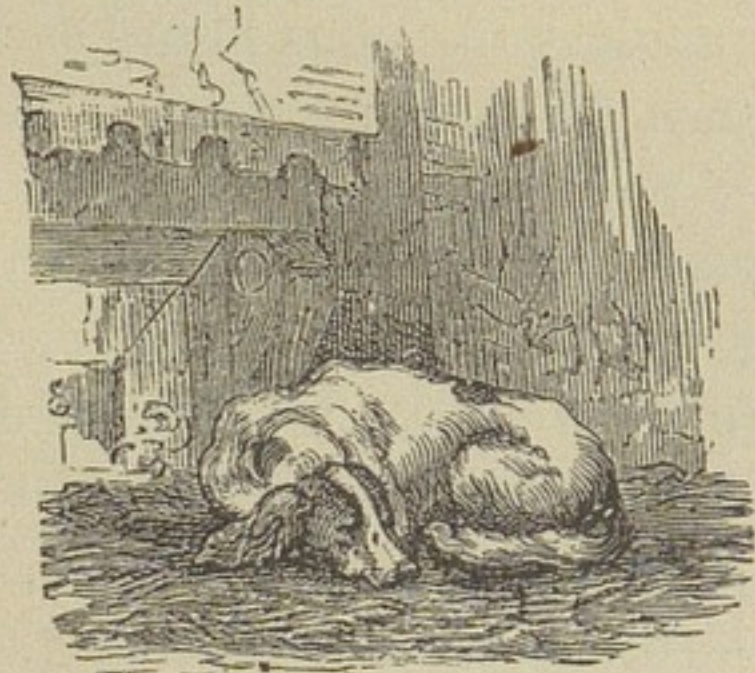
La constatation du mal est fournie par la palpation de l'estomac.

La durée du mal est variable; parfois l'animal est enlevé en quelques jours, d'autres fois, au bout de plusieurs semaines de souffrances.

TRAITEMENT. — On peut, au début, employer les émétiques et les purgatifs huileux. Mais ils réussissent rarement. Si l'appétit est conservé, il faut faire intervenir les farineux : pain, pommes de terre, etc., que l'on donne en aussi grande quantité que possible, afin de dilater le tube digestif et donner passage au corps arrêté.

Si ces moyens sont insuffisants, il faut quand, on est sûr de la place occupée par le corps étranger, procéder à son extraction. Cette opération n'offre pas de grands dangers, étant donné les moyens dont dispose aujourd'hui la chirurgie.

Gaston PERCHERON.



ÉCHOS

Le brave Valeine ne se doutait certes pas, en allant, un matin, chercher le courrier de ses maîtres, de Souvigné à Roche-Dain, que, sans fusil et sans chien, il reviendrait toutant avec un procès-verbal sur le dos pour avoir assés sans permis.

Mais bien qu'on soit sans fusil et sans chien, quand on est un Tourangeau fin amateur de civet, que l'air frais du matin vous fouette le sang et éveille les instincts cynégétiques, qu'un lièvre vous passe dans les jambes au milieu de la rosée, et qu'à portée de la voix vous regarde un chien de berger, comment ne braverait-on pas garde et gendarmes ?

Pst ! Pst ! le chien de berger fut, d'un bond silencieux, aux pieds de Valeine; puis, sans autre entente, comme on se prend d'instinct lorsqu'une même passion vous anime, il fila prestement parmi la bruyère sur les traces du

lièvre, l'atteignit et, l'ayant délicatement cueilli par le cou, le rapporta à son maître de passage....

Valeine fut, lui aussi, cueilli.... par des gendarmes, pour avoir chassé sans permis et qui, par surcroît, emportèrent le corps du délit.

Mais le tribunal correctionnel de Tours, se demandant vraiment lequel était le plus coupable, de l'homme ou du chien... — nous croyons bien pourtant que c'est l'homme — a acquitté le délinquant, à cause de la rareté du fait.

Les juges indulgents ont sans doute pensé que Valeine était assez puni d'avoir vu un civet si convoité lui échapper, alors qu'il en avait déjà sous le nez le fumet ?

On ne dit pas qui se l'est offert, le civet !

Cours municipal de pisciculture. — M. Jousset de Bellesme, directeur de l'Aquarium de la ville de Paris, commencera ce cours le mercredi 12 décembre à huit heures du soir, à la mairie du 1^{er} arrondissement (Saint-Germain-l'Auxerrois), et le continuera les lundi, mercredi et samedi à la même heure.

OBJET DU COURS : Poissons d'eau douce de la France ; mœurs, instincts, fonctions, hygiène et maladies ; reproduction et culture du poisson ; procédés pratiques de pisciculture ; fécondation artificielle ; appareils ; repeuplement des cours d'eau et étangs ; pêche fluviale ; législation ; usages alimentaires et industriels ; approvisionnement du marché de Paris.

Si les loups tendent à disparaître de France, il n'en est pas partout de même en Europe.

On mande de la commune de Hidos (Hongrie) que, dans la soirée du 29 novembre, un groupe d'environ vingt personnes, revenant d'une noce, a été attaqué au passage d'une forêt par une bande de loups.

Treize personnes réussirent, malgré des morsures plus ou moins graves, à s'échapper, tandis que les autres furent dévorées par les féroces carnassiers. La population du village, qui accourut aussitôt en armes dans la forêt, ne trouva plus que des lambeaux de vêtements.

L'hiver commence à faire sentir ses effets habituels.

Le froid de ces jours derniers a fait sortir des bois de la Haute-Vienne des bandes de loups.

A Javerdat, plusieurs chiens et un grand nombre de moutons ont été dévorés dans l'espace de quelques jours.

A la Porcherie, deux loups se sont jetés sur une truie qui se trouvait dans une châtaigneraie.

Les habitants de plusieurs communes craignant que les loups ne s'attaquent aux enfants qui regagnent à la nuit le domicile de leurs parents, demandent que des battues soient organisées.

J'ai sous les yeux un petit compte rendu des faits et gestes de quelques équipages de fox-hounds et c'est plaisir de constater l'entrain avec lequel les honorables gentlemen se livrent à leur sport préféré.

C'est ainsi qu'à Broklesby, l'équipage qui a fait 22 sorties, a pris une moyenne de 4 renards par jour !

A Goodwood, à la date du 1^{er} octobre, 32 renards avaient déjà succombé devant les chiens.

A Wynnstay, 20 renards en 12 sorties ! Dans le comté de Dumfries, 21 renards forcés en quelques jours.

Quel dommage qu'il n'y ait plus de loups en Angleterre !

Puisque nous sommes en train d'enregistrer de si brillants succès, mentionnons quelques chasses telles qu'il serait certainement impossible d'en réaliser dans notre bienheureux pays.

En Autriche, à Königstetten, près de Vienne, une moyenne de douze tireurs, en onze journées de chasse, ont abattu :

Chevreuils.....	65
Lièvres.....	2027
Coqs faisans.....	95
Perdrix.....	167
Total.....	2.354 pièces.

A Irlbach, en Bavière, en 4 jours de chasse, sur la propriété du C^{te} Bray Steinburg quinze chasseurs ont abattu :

Chevreuils.....	23
Lièvres.....	847
Coqs faisans.....	356
Becasse.....	5
Pièces diverses.....	7
Total.....	1.238 pièces.

Après ces hécatombes, citons un petit fait que sa modestie n'empêche pas d'être intéressant. Un de nos aimables correspondants veut bien nous écrire pour nous le signaler. Ces jours derniers un garde du département de... rapportait au logis une loutre qu'il avait prise au piège, et la pauvre bête poussait des cris déchirants. Cependant le garde s'aperçut bientôt qu'il était suivi par une autre loutre (sans doute la femelle de la victime) qui l'accompagna de la sorte pendant une centaine de mètres.

Touchant exemple de regrets et de courageux dévouement !

Les sangliers dans le Sud-Ouest. — Les dégâts causés par les sangliers dans l'arrondissement d'Orthez ont provoqué quelques battues assez heureuses. Un solitaire, blessé s'étant enfui vers Puyoo, entra dans l'usine de M. Schneider, minotier, et se précipita, après une brève inspection des lieux, dans le bureau du comptable qui, effrayé de cette visite inattendue, prit la fuite.

Le sanglier, tournant dans la pièce comme dans une cage, bouleversa tout, mit tout en morceaux et s'en retourna par où il était venu.

Il court encore !....

Et le comptable ?



Mes Grandes Chasses dans l'Afrique Centrale

(Suite.)

Revenons maintenant au rôle utile du termite comme aliment. Le soir d'un jour de pluie, on amoncelle autour de la termitière du bois mort et des végétaux desséchés qu'on a mis à l'abri à cet effet, et on les fait brûler tandis qu'on se munit de grosses branches feuillues ou de faisceaux d'herbes formant comme des balais.

Dès que la chaleur se fait sentir après l'humidité, elle détermine et hâte la migration des mâles et des femelles, migration qui a lieu presque tous les jours pendant les pluies; les insectes s'envolent en nuages, se brûlent les ailes au dessus des flammes, tombent en dehors du cercle de feu et sont balayés en tas sur un terrain nettoyé d'avance; quelques-uns passent-ils indemnes au-dessus du feu, on les abat avec des coups de ces balais improvisés dont j'ai parlé. On les met ensuite dans des paniers hauts dont ils ne peuvent sortir et on continue jusqu'à ce que la migration soit terminée pour ce jour-là. On récolte ainsi de dix à quinze kilos d'insectes, on éteint le feu et on s'en va procéder à la cuisson.

Les termites sans ailes ont à peu près deux centimètres de longueur. Ils sont excessivement blancs, gras et dodus. On prend une poêle ou une marmite plate, on la met sur le feu et on les fait rôtir à sec en les remuant absolument comme des grains de café. Dès qu'ils en ont pris la couleur mordorée, on les met de côté dans des récipients bien bouchés et ils peuvent se conserver fort longtemps.

La façon de les manger diffère beaucoup; les uns les mettent à recuire avec de l'eau et du sel; d'autres, et je suis de ceux-là, les mangent secs sans préparation aucune en ajoutant tout simplement un peu de sel. Quant au goût, je souhaite à ceux qui auront faim de ne jamais avoir rien à manger de plus mauvais. Le termite rôti ressemble un peu à la crevette, avec un parfum agréable de torréfaction et de sel.

C'est assez curieux de voir à toutes les distances, par les nuits obscures, et souvent par la pluie, les feux des chasseurs de termites. A demi-éclairés, levant leurs balais au dessus des flammes, ils font l'effet de démons qui se raient aux prises devant une fournaise.

Figurait aussi sur le menu de nos réunions gastronomi-

ques une chenille que l'on nomme « *toa* ». Elle est rayée de jaune et porte sur l'abdomen une corne droite et dure. Cuite, elle ressemble assez à de la gomme élastique, et je ne saurais recommander aux gourmets ce hors-d'œuvre sans grand goût.

L'iguane est un mets très fin mais très rare ; il est supérieur au lapin. Le gros lézard, rôti avec la peau, a une chair blanche sans beaucoup de saveur. Le rat, très connu en Europe, fait, comme on sait, d'excellents ragoûts, si vous avez la bonne fortune de posséder des condiments tels que laurier, madère, oignons, saindoux, etc. ; mais nous, depuis des semaines, nous n'avions même plus de sel !

Tout se mangeait donc grillé et fade. C'est une bien grosse privation que de manquer de sel pour un Européen qui a été accoutumé à en avoir. Les noirs mêmes l'estiment à haut prix, et, avec une poignée de sel, j'ai toujours obtenu plus qu'avec une valeur vingt fois plus grande en autres marchandises.

Mais à Oundi, ni sel, ni poivre, ni piment, ni rien, absolument rien. De la chair crue, du feu et de l'eau ; des antilopes, des oiseaux, des agoutis, des hérissons, des rats, des iguanes, des lézards, des caméléons, des termites, des chenilles et, comme dessert, quelquefois du miel.

Ce dessert lui non plus ne se découvrait pas sans peine. L'abeille d'Afrique se loge dans des anfractuosités de rocher et, plus souvent, dans des trous qui se rencontrent sur les grands végétaux, en particulier sur le baobab. L'œil du noir, œil exercé qui ne laisse rien échapper, remarque bientôt la présence des abeilles par le va-et-vient des insectes. Ces derniers, à peine plus petits que ceux d'Europe, leur ressemblent en tous points, à part leur mode d'habitation. La difficulté est d'abord d'atteindre la ruche et ensuite de s'approprier le miel. On y arrive en plantant dans les nombreux trous de l'arbre des chevilles sur lesquelles on grimpe graduellement. Un feu de paille a bientôt chassé et étourdi les hyménoptères qui abandonnent la place ; on agrandit alors à la hache l'entrée de leur logis, de façon à pouvoir y enfoncer le bras. Si l'arbre est mince et inaccessible, on l'abat complètement pour aller plus vite (1).

Souvent, hélas ! après des heures de travail, on ne trouve que des cellules à sec ou plusieurs larves.

Il existe dans ces régions un petit oiseau bien connu du chasseur : c'est le guide à miel, « *honey-guide* » des Anglais (*euculus indicator*). Dès qu'il rencontre l'homme, il le suit de branche en branche, attirant son attention par des petits cris saccadés où il témoigne fort bien son impatience ou sa joie. Dès qu'il voit qu'on l'a remarqué, il s'éloigne à tire d'aile et attend que vous approchiez pour repartir encore, il vous conduit ainsi généralement à l'endroit où se trouve une ruche et attend patiemment la fin de votre opération pour venir lui-même prendre son repas qui consiste souvent en larves, en cadavres d'abeilles brûlées, quelquefois en un peu de miel que les chasseurs lui laissent en paiement.

D'autres fois (Livingstone cite ce cas avec doute, mais je l'ai vérifié), il vous mène, non à une ruche, mais au

repaire de quelque animal dangereux. A moins pourtant que le hasard ne soit la seule cause de ces rencontres sur le chemin où il vous précède, n'ayant d'autre but qu'une ruche des environs. Msiambiri, en suivant le *nsaié* (c'est le nom indigène de l'oiseau), débusqua un jour une hyène ; un autre de mes hommes rencontra ainsi le repaire d'un lion.

Le plumage de ce joli petit guide, que je n'ai jamais vu que de loin, m'apparut mélangé de noir et de gris. Je n'ai pas voulu tirer sur un oiseau qui, en plus d'une occasion, nous a aidés à soulager notre faim : je ne puis donc le décrire plus en détail (1).

En plus des abeilles, on trouve aussi dans la forêt de petites mouches à miel ; comme elles ne sont pas armées, on prend leurs provisions sans se gêner ; c'est moins du miel proprement dit qu'une pâte douce mélangée de poussière de bois. L'insecte est noir et ressemble en tous points à une mouche, sauf qu'il a une trompe très prononcée et que sa taille est beaucoup plus exiguë. Cette mouche à miel que les indigènes appellent *msoumboudza*



MON PREMIER RHINOCÉROS.

est excessivement ennuyeuse pour l'homme ; toujours en quête d'interstices ou d'ouvertures semblables aux trous où elle trouve sans doute à se nourrir sur les végétaux, elle pénètre, avec persistance et jusqu'à ce qu'on la tue, dans les yeux, le nez, les oreilles, la bouche ; la fumée seule réussit à la faire fuir.

Il existe une autre variété de mouche à miel un peu plus grosse que la précédente : les noirs la nomment *Mp'assi*.

Telles étaient nos différentes ressources alimentaires vers la fin de l'année 1891, lorsque, prisonniers dans un pays de misère, nous attendions qu'une cessation des pluies permît au niveau des rivières de baisser et nous laissât rejoindre le reste de l'expédition.

Toutefois, comme je l'ai dit, si nombreuses que fussent nos sources de nourriture, elles manquaient souvent toutes à la fois. C'est ainsi que le 30 et le 31 décembre, nous ne primes pas la peine de manger, et pour cause. Le dernier jour de l'année, j'avais été visiter le village indigène avec le dessein bien arrêté de fouiller les habitations et de m'approprier par la force tout comestible que je pourrais apercevoir. Mais j'étais revenu de ma promenade gros Jean comme devant.

Une pluie torrentielle... des avalanches d'eau descendant des montagnes... dans la vallée, un vrai déluge. Sur le coin où nous campions, le petit ruisseau, grossi outre mesure, menaçait d'emporter nos tentes : que faire dans la brousse par un temps pareil ? Les animaux eux-mêmes

se cachent, lorsque le sol devient un lac, l'atmosphère un brouillard, alors que l'ouïe et l'odorat leur sont devenus inutiles.

Ce fut une soirée bien triste que je passai, la carabine prête, veillant dans ma tente par une nuit noire, à la lueur d'une petite lanterne, craignant les Mafitis que ce temps rendait toujours entreprenants. Le ventre vide depuis trente heures, je faisais des réflexions plus ou moins philosophiques, l'œil sur le cadran de mon chronomètre, tandis que cette année 1891 agonisait dans le roulement du torrent voisin, le crépitemment de la pluie et les cris des veilleurs sur la montagne.

Le lendemain matin, l'aube nous montra son ciel découvert : un soleil, qui promettait d'être resplendissant, se reflétait déjà dans les gouttes pendues aux feuilles, à la place du vieil an, mort dans les blasphèmes, l'année nouvelle apparaissait avec un sourire, plein de promesses ; aussi, malgré mon jeûne forcé, pris-je gaîment mes fusils et j'emmenai mes hommes dans les bois tenter encore la chance rebelle.

Un beau temps qui succède à la pluie suggère je ne sais quelles idées riantes : je voyais déjà les rivières guéables, notre départ prochain, et, pour ce jour-là, presque la certitude de trouver du gibier.

Jusqu'à neuf heures pourtant, nous ne fîmes que pa-ta-ger dans une boue grasse, dont chacun de nos pi- s emportait des paquets, ce qui gênait considérablement notre marche. Nous venions de nous asseoir sur un tronc renversé afin de nous décroter pour la dixième fois, lorsqu'un des hommes, en cherchant un morceau de bois, vit une piste fraîche de rhinocéros ; l'animal avait passé il n'y

avait que quelques minutes, à en juger par les empreintes et, sans perdre un instant, nous fîmes sur ses traces.

Un grand quart d'heure après, au milieu d'une clairière ombragée, nous aperçûmes le rhinocéros de dos, nous montrant son énorme croupe et occupé à fouiller le sol auprès d'un buisson. Nous approcher sans bruit et le tourner pour voir son épaule fut l'affaire de quelques minutes, arrivé à trente mètres, bien dissimulé je pris mon calibre 8 et m'arc-boutant sur mes jambes, afin de résister à son recul violent, je visai longuement, cherchant l'œil le cœur, sur la position duquel j'étais incertain ; enfin, prenant mon parti, je pressai doucement la détente... Une détonation formidable, un soufflet accentué, une main meurtrie, furent mes premières impressions, tandis que je faisais un bond de côté afin de sortir de ma fumée, ce qu'il ne faut jamais négliger de faire avec les animaux dangereux (1).

(A suivre.)

Édouard FOA.

(1) L'animal charge généralement l'endroit où il voit la fumée ; celle-ci met quelquefois longtemps à se dissiper en forêt et dérobe au chasseur la vue de son ennemi. Aussitôt le coup tiré sans perdre une seconde, comme si le choc vous faisait pirouetter, il faut changer de place et faire quelques mètres à droite ou à gauche, toujours sous le vent. Ce qui précède est d'une grande importance : avec l'éléphant, une seconde de retard peut vous coûter la vie.

Le Directeur-Gérant : ERNEST BELLECROIX.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Jura).

(1) Les abeilles logent aussi sous terre : l'orifice de la ruche consiste alors en un petit trou bien régulier, dans un endroit dépourvu de végétation.

(1) Comme on le verra plus loin, d'autres oiseaux encore jouent un rôle important dans l'existence du chasseur.